

**TROIS GRANDES BATAILLES  
DE LA RÉVOLUTION  
(HONDSCHOOTE, WATTIGNIES, FLEURUS)  
RACONTÉES  
PAR UN SIMPLE SOLDAT BRETON**

Les extraits qui suivent sont traduits d'un document inédit en langue bretonne intitulé : LES AVENTURES DU CITOYEN JEAN CONAN, DE GUINGAMP, *Avanturio ar Sitoien Jan Conan a Voengamp*, appartenant à la marquise de Lescoët, château de Lesqueffiou, en Pleyber-Christ, près Morlaix (Finistère).

Sans doute rédigé entre 1825 et 1830, le manuscrit forme un volumineux cahier de format 325/210 mm. contenant 324 pages écrites recto-verso à raison d'une moyenne de 24 lignes à la page. Il est l'œuvre d'un humble tisserand de campagne qui, né à Guingamp en 1765, fut, entre sa quinzième et sa vingtième année, domestique à l'abbaye de Beauport, en Kerity-Paimpol, où il acquit quelques rudiments d'instruction.

Ayant tiré un « mauvais billet » à l'appel de la Milice, en 1785, le conscrit fut affecté au régiment d'Anjou, dont une compagnie était casernée dans sa ville natale. A la suite d'un coup de tête, il contracta un engagement pour la pêche à la morue sur les bancs de Terre-Neuve où son bateau fit naufrage en juin 1786. Rapatrié après de multiples aventures, Conan réintégra son régiment après une absence illicite de près de deux années. Il y servait encore lorsque éclata la Révolution. Enrôlé volontairement en février 1792, le jeune Guingampais gagna Saint-Denis avec son unité — qui devait devenir le 36<sup>e</sup> régiment d'Infanterie, mais qu'il ne cessera de désigner par son nom de l'ancien régime. Il se trouvait dans cette ville au matin du 10 août et participa le même jour à

la prise des Tuileries ainsi qu'à divers combats de rues dans la capitale.

Le contact perdu à Paris entre lui et ses camarades, il finit, d'étape en étape, par rejoindre son régiment à Wissembourg. Dès lors il fit partie de l'Armée du Rhin sous les ordres de Custine, et avec sa 8<sup>e</sup> compagnie, on le trouve successivement à Landau, à Spire, à Mayence, à Worms, à Bingen, à Baccarach pendant l'hiver et le printemps suivants.

Fin juillet 1793, après la capitulation de Mayence et une retraite sur la Lauter qui valurent à Custine d'être traduit devant le tribunal révolutionnaire, puis d'être condamné à mort, une partie de l'Armée du Rhin fut envoyée dans le nord pour s'opposer aux forces de Cobourg, du duc d'York et de Freytag, maîtresses du cours de l'Escaut et d'une grande partie des Flandres. Conan servit alors dans l'armée de Jourdan sous le commandement du général Houchard qui, pour n'avoir pas poussé à fond son succès de Hondschoote, devait subir le sort de Custine.

Le manuscrit, dont un bon quart est consacré à la relation des campagnes du Rhin et du Nord, donne de nombreux détails sur les sièges, les batailles, les escarmouches et les menues péripéties qui marquèrent l'existence de l'auteur entre 1792 et 1794. Après les journées de Hondschoote, il nous conduit à Lille, Menin, Maubeuge, Wattignies, Fleurus, entre autres lieux illustrés par des faits mémorables, jusqu'à ce que, victime d'un accident, blessé à la colonne vertébrale, le « Citoyen Conan » dût être évacué, se vît réformer et renvoyer dans son pays — qu'il regagna à pied, et où il reprit du service pour faire la chasse aux Chouans.

Bien que sincères, ces Mémoires, qui présentent l'originalité d'être écrits en vers bretons, d'ailleurs très libres, ne sauraient toujours prétendre à une absolue vérité historique. Ne devant rien à des sources imprimées, se rapportant à des faits antérieurs d'une trentaine d'années à leur rédaction, ils peuvent contenir des erreurs chronologiques, de naïves exagérations et des confusions excusables, le plus souvent faciles à déceler. Avec eux, on participe en revanche à la vie du simple troupier, ignorant dans la plupart des cas la portée des épisodes auxquels il se trouve mêlé, et qui, incapable ou peu soucieux de dominer les événements, se contente de raconter à sa manière ce qu'il a vu et ce qu'il en est advenu pour lui, faisant connaître ainsi maint détail souvent

intéressant que la grande histoire ignore ou qu'elle est contrainte de négliger.

Une partie des notes qui accompagnent ces extraits provient de recherches effectuées dans les Archives du Ministère de la Guerre par Arthur Chuquet, historien des campagnes de la Révolution, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, à qui la traduction du manuscrit fut communiquée avant sa mort (1925), en vue d'identifier les personnages de second ou de troisième plan dont les noms, plus ou moins déformés parfois, se montrent sous la plume de Conan. C'est ainsi que nous disposons à cet égard du signalement et du numéro matricule de notre « Soldat de l'An II » :

« CONAN (Jean), dit *Conan*, n° 2158, fils de Guillaume et de Marie Moillou (*sic* pour Moalou), né en 1765 à Sainte-Croix (Guingamp). Taille de 5 pieds 5 lignes ; cheveux et sourcils bruns ; yeux gris ; nez pointu ; menton fourchu et large ; visage ovale et uni. Enrôlé le 24 février 1792 ». (Archives du Ministère de la Guerre). (1)

Laissons maintenant s'exprimer notre obscur mémorialiste !

## I. — HONDSCHOOTE

*L'unité de Conan, qui venait des bords du Rhin, était arrivée dans le Nord, transportée en chariots depuis l'Alsace par Metz, Reims, Soissons, Saint-Quentin, Arras, Béthune et Saint-Omer.*

(5 septembre 1793).

...Un courrier arriva ce jour-là pour annoncer que la garnison de Valenciennes s'était rendue et que l'armée ennemie se dirigeait vers Dunkerque pour se joindre à 60.000 Anglais débarqués sur la côte voisine. C'était chose suffisante pour qu'il ne fût pas question de nous détendre après avoir fait cent soixante lieues et n'ayant dormi qu'une seule nuit pour venir d'Allemagne à l'extrémité des Flandres.

Descendus de Cassel avant la nuit, nous déposâmes notre drapeau dans une église et allâmes nous allonger sur de la

---

(1) Sur la curieuse personnalité de celui-ci, voir : A. LE BRAZ, *Le Théâtre celtique*, chapitres intitulés : *Les Manuscrits et les copistes*, et *Les Auteurs, les acteurs et les représentations*.

paille dans les greniers. Nous étions de trente à quarante, endormis dans celui où je me trouvais, lorsqu'on vint nous annoncer que la garde avait été décimée et que notre drapeau avait disparu. Je pris alors mes effets, mon sac, ma giberne et mes armes et jetai le tout par la trappe sans même prendre le temps de me vêtir.

Un camarade m'interpella : « Conan, habille-toi donc ! Prends tes armes et courons au-devant de la mort ! »... Puis nous entendîmes la voix de notre capitaine : « Conan, Baudran (2), Colardo (3)... aux armes ! notre drapeau est enlevé ! »

Au cimetière nous trouvâmes les hommes de la garde pêle-mêle, morts ou blessés, dépouillés par l'ennemi de leurs uniformes et de leurs armes. Puis, nous étant rués vers l'église, nous vîmes avec soulagement que notre drapeau n'avait pas quitté l'autel. Nous l'embrassâmes tous en pleurant d'émotion, remerciant Dieu de n'avoir pas permis que notre régiment fût déshonoré.

M. Danso, notre ancien colonel à Saint-Brieuc (4), était dans les parages avec les Emigrés. Ayant appris que le régiment d'Anjou faisait partie de l'armée du Nord, il avait tenu à lui chercher noise. Deux de ses hommes qui, blessés à mort, n'avaient pu se sauver, nous firent savoir que notre garde avait été victime d'une trahison de sa part : Un factionnaire avait crié « Qui vive ! » en temps utile, et M. Danso avait répondu : « Français ! »... Lorsque fut ordonné : « *Halte au chef de ralliement !* » il commanda le feu, et après la première décharge, neuf ou dix hommes seulement

---

(2) BAUDRAN (Joseph), né en 1767, à Vienne en Dauphiné. Engagé le 23 décembre 1785, rengagé le 23 décembre 1792 pour deux ans.

(3) COLLARDAUX (Antoine-Martin), né en 1762 à la Chapelle Saint-Denis. Engagé le 12 août 1781 ; rengagé pour quatre ans le 14 avril 1789 ; rengagé pour 4 ans à compter du 14 avril 1793. Caporal le 6 octobre 1787 ; sergent le 10 septembre 1793.

(4) DANCEAU de La Velanette (Jean-Jacques-Constantin-Théodore), né à Toulouse 11 septembre 1741. Volontaire dans le régiment d'Aquitaine 1<sup>er</sup> juin 1755. Enseigne 1<sup>er</sup> décembre 1755 ; lieutenant 1<sup>er</sup> mai 1756 ; capitaine 6 novembre 1759. Réformé en 1763. Replacé à une compagnie 28 mars 1766. Capitaine commandant à la formation, en 1776, de la compagnie de Chasseurs (Archives du Ministère de la Guerre). Lieutenant-colonel du régiment d'Anjou, il déserta au début d'octobre 1791 pour passer à l'émigration, entraînant à sa suite une vingtaine d'officiers de divers grades alors que son unité était casernée à Saint-Malo. Il fournit en la circonstance le sujet d'une communication des patriotes locaux à l'Assemblée Législative, et lecture en fut donnée au cours de la séance du 10 octobre de la dite année. Cf. le *Moniteur Universel*, 11 octobre 1791.

avaient pu continuer à se battre et l'avaient fait jusqu'à la dernière extrémité.

(6 septembre 1793).

Le jour venu, nous nous rassemblâmes pour marcher à l'ennemi, mais de grands arbres avaient été coupés pour arrêter nos convois et laisser à nos adversaires le temps de se joindre aux Anglais débarqués entre Dunkerque et Furnes. On trouva malgré tout le moyen de passer et de les étonner avant la fin de la journée, encore qu'une grande pluie et le tonnerre, auxquels se mêlait le bruit de la canonnade, fussent venus nous contrarier.

La terre et le ciel tremblaient ; les gens du pays fuyaient en désordre avec leurs bestiaux ; mais arrivés devant un village, après avoir traversé un pont de bois, ils relevèrent celui-ci en criant : « Malheur aux démons de la République ! ».

Le canal fut cependant franchi et nous fonçâmes sur l'ennemi à l'arme blanche. C'est alors que nous reconnûmes M. Danso, notre ancien colonel, monté sur un petit cheval blanc. Quatre coups de fusil l'arrêtèrent, et si l'animal s'agitait encore lorsque nous arrivâmes auprès de lui, son maître avait la bouche close pour toujours.

Nous poursuivions nos adversaires sans savoir où ils allaient et la nuit nous surprit les uns et les autres. Certains se réfugiaient dans les maisons, d'autres dans des greniers. Avec un camarade, je montai par une échelle et nous nous étendîmes sur du foin sans mot dire, mais je pressentais que nous n'étions pas seuls dans ce local. Le bruit des canons passant par les rues provoqua bientôt une sorte de résurrection des corps. Tous ceux qui se trouvaient là avant nous étaient des Anglais ! M'étant laissé glisser pour me sauver, je perdis un sabot que je n'avais pas le temps de chercher, car des cris redoublaient au dehors.

La première personne que je rencontrai n'était autre que mon lieutenant, M. Marselof (5), qui me demanda de le suivre pour alerter les nôtres. Nous entrâmes dans une maison où

---

(5) MARCELOFF (Joseph-Nicolas), né le 4 mars 1763 à Dieuze en Lorraine. A servi comme soldat au 83<sup>e</sup> régiment d'infanterie, ci-devant de Foix, depuis le 10 janvier 1783 jusqu'au 16 décembre 1789. Sous-lieutenant le 10 septembre 1792. Mort des suites de ses blessures le 16 décembre 1793 (*Archives du Ministère de la Guerre*).

se tenait un groupe devant l'âtre : c'étaient encore des Anglais, et l'un d'eux, se retournant, abattit mon officier d'un coup de mousqueton. D'un saut je fus dehors et perdis mon autre sabot dans l'obscurité. En retournant vers le village j'entendis quelqu'un implorer saint Yves en breton. Je m'apprêtai à lui porter secours, mais le malheureux avait les deux jambes broyées et je fus contraint de l'abandonner après l'avoir tiré de la fange et adossé au mur d'une maison. C'était un camarade de ma compagnie, nommé Corfec, originaire de la Roche-Derrien ou de Langoat (6).

(7 septembre 1793).

Tout était encore sombre et j'allais toujours nu-pieds, sans savoir si je me dirigeais du côté des Anglais ou vers les troupes françaises, lorsque j'entendis s'approcher des charrettes. J'avançai prudemment pour m'en rendre compte, et, arrivé à leur hauteur, j'entendis parler français.

Le jour venu, il fallut constater que nous avions reculé jusqu'au village où, la veille, le pont avait été coupé. Là nous trouvâmes notre général qui s'appelait Houchard, l'homme le plus corpulent que j'aie jamais vu (7). Il nous ordonna de nous ranger, et tous les nouveaux arrivants se joignirent à nous. Vers huit heures du matin, le reste de notre armée était là et nous invitâmes le général à nous procurer du pain, de la poudre et des balles, faute de quoi nous jetterions nos armes. Le général répondit : « Voyez, mon corps est dévoré de vermine ; il y a des semaines que je n'ai changé de chemise ni couché dans un lit ou même sur une botte de paille !... N'avez-vous pas vos baïonnettes pour aller à l'attaque ? »

Alors nous jetâmes nos fusils à terre en criant : « Les voilà, toutes nos armes ! Les vieilles troupes sont anéanties. Le régiment d'Anjou qui comptait 1800 hommes est réduit aujourd'hui à 65 ! »

Le représentant du Peuple vint alors à nous d'un air suppliant : « Ne perdez pas courage, nous dit-il, reprenez vos armes pour vous battre encore aujourd'hui. Je vais demander au Gouvernement de faire sonner l'alarme par toute la France

---

(6) Localités voisines de Tréguier, Côtes-du-Nord.

(7) Jean-Nicolas HOUCARD, né à Forbach en 1740, lieutenant-colonel en 1789 ; général de division en 1792 ; passa en 1793 du commandement de l'armée de la Moselle à celui de l'armée du Nord.

afin que, dans toute maison où il y a trois hommes, deux soient envoyés à la guerre. Avant qu'il fasse nuit, la réquisition sera chose faite dans cette région et partout on criera : « La patrie en danger ! »... (8).

Nos adversaires se présentèrent bientôt pour savoir quelle route nous avions prise, et leur cavalerie, pensant que nous étions débandés, s'en venait pour nous harceler. Ils avaient appris que les munitions nous faisaient défaut ; mais nos pièces de canon n'en manquaient heureusement pas, si bien que quelques décharges d'artillerie leur coûtèrent 800 chevaux et leurs cavaliers (9). A la suite de quoi ils ne s'approchèrent plus de la journée.

Toujours nu-pieds, je me sentais mal en point et fus demander un billet d'hôpital au sergent-major. « Puisque le régiment ne peut me fournir une paire de sabots, lui dis-je, je vais tirer au flanc jusqu'à ce qu'on m'en apporte une ! »

Il me répondit : « Mon cher Conan, ne fais pas cela ! Je préférerais te donner mes propres chaussures »...

Quelques instants plus tard j'eus une paire de souliers en bon état et faciles à la marche. Subitement, je me retrouvai dispos, puis j'allai rejoindre mes camarades sur la plaine où nous restâmes jusqu'au lendemain matin.

Arrivèrent alors 800 hommes de la réquisition, venus des communes et des villes les plus proches, et 6000 hommes de l'armée de Sambre-et-Meuse pour nous renforcer. Après quoi nous allâmes pleins d'entrain à la rencontre des troupes de Cobourg.

C'était là le général en chef de l'armée ennemie, prince allemand et homme redouté. Depuis longtemps nous entendions parler de sa force, mais il devait mourir avant que la nuit fût tombée (10). Au lever du jour nous étions 50000 Français allant au-devant de Cobourg, que secondaient l'empe-

---

(8) D'après une lettre adressée de Gravelines à la Convention Nationale, le 7 septembre 1793, par le citoyen Lentz, représentant du Peuple à Dunkerque, il y avait auprès de Houchard trois commissaires qui s'appelaient Bentabole, Levasseur et Debret. Cf. *Le Moniteur universel* du 10 septembre 1793.

(9) Il ne faut jamais prendre trop à la lettre les chiffres avancés par Conan en ce qui concerne les pertes subies par les adversaires en présence.

(10) Erreur. Voir plus loin, note 15.

reur d'Autriche et le duc d'York (11). Une bataille se préparait dont on devait reparler.

Le village où nous nous trouvions la veille fut traversé. Je revis le pauvre Corfec, appuyé au mur contre lequel je l'avais déposé. Il était mort, et son visage ressemblait à un masque de cire fondue. Quantité de cadavres jonchaient le terrain, aussi bien Anglais que citoyens. Je cherchais vainement parmi eux le corps de mon lieutenant M. Marselof et celui de mon capitaine M. Voasanber que j'avais également vu tomber à mes côtés (12).

A une demi-lieue de là nous primes contact avec l'ennemi. Le combat commença vers 8 heures et n'eut de cesse que l'une des armées ait eu raison de l'autre. Cependant, nous avançons et eux reculaient, si bien qu'ils atteignirent la ville d'Ascot (13) où ils s'engouffrèrent dans les rues avec leur artillerie comme des bêtes aux abois.

Notre général fit sonner la charge par les trompettes et les tambours. Une colonne de 10.000 hommes serrés les uns contre les autres s'engagea dans la grande rue, mais les canons furent braqués sur nous et firent une trouée par laquelle la cavalerie se fraya un passage. Les chevaux s'empêtraient parmi les tués. Ceux qui étaient saufs se dégagèrent comme ils le purent. Quatre mille des nôtres y perdirent la vie, mais grâce à Dieu je m'en tirai sans mal.

Revenus à l'autre bout du pont, comme au début de l'attaque, nous demandâmes que la charge ne fût sonnée que lorsque tout serait au point. Le combat recommença avec tant d'acharnement que le fer et le plomb semblaient tomber du ciel. Des arbres, hêtres, chênes, bouleaux, ainsi que des talus s'écroulaient sous les projectiles, et jamais sans doute mortel n'assista à une bataille plus disputée.

Comme je me trouvais à l'abri d'une haie d'aubépine avec un camarade, celui-ci reçut une balle dans la jambe et s'affaissa. « Conan, me dit-il, de grâce porte-moi jusqu'à l'ambulance... » Je le chargeai sur mon épaule comme un veau et

---

(11) En réalité, c'est à 19000 hommes du côté français que fut impartie la tâche de forcer la défense assurée par 15000 Alliés, troupes britanniques pour la plupart. Cf. *Le Moniteur* du 12 septembre 1793.

(12) VOISEMBERT (François-Remy), né le 20 mars 1745. A servi dans la compagnie des ci-devant Gardes du roi depuis le 1<sup>er</sup> avril 1760 jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre 1787. Passé capitaine à Anjou le 12 janvier 1792. Absent depuis la prise des lignes de Wissembourg, octobre 1793 (*Archives du Ministère de la Guerre*).

(13) Prononciation française du nom de Hondschoote.



l'envoyai se faire panser, mais lorsque je revins, la position était changée et je me trouvai juste sur les arrières des Anglais. J'entrai dans une grange dont la porte était ouverte. Deux volontaires français vinrent également s'y blottir, et tous trois nous lâchâmes des coups de feu. Un moment après l'un des volontaires tomba près de moi, ayant reçu dans la bouche une balle qui lui avait broyé les dents, la langue et ressortait par la nuque.

La colonne anglaise abandonna la place ; j'aperçus des hommes de mon régiment et les rejoignis avec peine en traversant un fossé plein de morts. Soixante-quinze des nôtres, dont je faisais partie, furent alors désignés pour s'emparer de deux pièces de canon placées au bout de la route et qui tiraient sur le flanc de notre bataillon. Nous arrivâmes à proximité en nous dissimulant, mais dès que nous fûmes à découvert, une pièce braquée sur nous faucha vingt-cinq de mes camarades. Aussitôt, les survivants coururent sus aux canonniers. Deux d'entre eux s'enfuirent et quatre autres furent massacrés. Nous pûmes ainsi nous rendre maîtres des deux pièces et les renverser sur le côté.

Je rejoignis nos positions en tirant toujours. Dans les jardins, autour de la ville d'Ascot, se trouvaient encore quantité d'ennemis. Il était près de quatre heures du soir lorsqu'un cri s'éleva de notre armée. On demandait que la charge fût battue pour en finir une bonne fois... Ordre fut alors donné de charger à l'arme blanche, mais il était dit que personne n'entrerait dans la ville par les rues et qu'il faudrait y pénétrer par les jardins, en sautant des talus.

Un camarade et moi nous trouvions dans un courtil, prêts à déboucher en ville, lorsque j'aperçus un officier anglais qui s'apprêtait à viser. Mais, comme il m'ajustait, je fus plus prompt que lui et l'atteignis en pleine poitrine. Son sac était lourdement chargé ; j'y trouvai deux belles chemises repassées et, attendu que je n'en avais pas changé depuis deux mois, je m'en réservai une avant de faire cadeau de l'autre à mon compagnon.

En prenant pied dans une rue je vis le duc d'York, fils du roi d'Angleterre (14), dont deux volontaires s'étaient saisis.

---

(14) Conan est ici victime d'une méprise. Ni *Frédéric*, duc d'York, ni son frère *Adolphe*, fils du roi George III, ne furent faits prisonniers à Hondschoote. Une lettre du général Barthélemy reproduite dans *Le Moniteur* du 12 septembre 1793 fait toutefois état de « plusieurs prisonniers de marque, entre autres un général hanovrien ».

Cobourg, son général, accourait pour tenter de le délivrer, mais il fut blessé à mort (15) tandis que le prince, hissé sur un cheval, était emmené prisonnier. Plusieurs d'entre nous voulurent se partager l'or et les chamarrures qu'il avait sur lui. J'avisai un éperon d'argent au talon de sa bottine et ouvris mon couteau pour trancher la courroie qui le retenait. Je fis tant et tant en me fauflant que je réussis à m'emparer de la paire. Je la vendis plus tard pour quatre-vingts francs.

De tous côtés nos soldats finissaient par pénétrer dans l'agglomération, et un grand nombre de nos adversaires tombèrent sous leurs coups de baïonnette. Il n'y avait pas dans les rues un pavé qui ne fût rougi du sang des Anglais et des *quains reliques* (16). On en trouvait cachés dans les maisons, jusque sous les lits. Quatorze drapeaux et plus de cinquante pièces de canon leur furent pris sur les lieux du combat (17). Quant aux blessés, faute de temps, ils restaient à saigner dans les rues. Ascot n'oubliera jamais une journée si sanglante au cours de laquelle les deux armées eurent chacune plus de 5000 tués (18).

Enfin, nous remportions la victoire. 10000 Anglais seulement purent réchapper sur les 60000 qui avaient débarqué près de Dunkerque. Nous aurions pu les poursuivre et les tailler en pièces, mais on nous fit arrêter à une lieue au-delà de la ville pour leur donner le temps de se retirer. Nous restâmes ainsi toute la nuit dans les prés, debout, rangés en bataille, l'arme au pied, et, de temps en temps, de peur que nous nous endormions, retentissait le cri : « Aux armes ! »...

---

(15) Frédéric, duc de SAXE-COBOURG, feld-maréchal d'Autriche, qui commandait l'armée des coalisés dans les Pays-Bas, ne devait mourir qu'en 1805 dans son château de Cobourg. Conan a donc dû le confondre avec quelque autre personnage de moindre envergure dont les communiqués ne font d'ailleurs pas mention.

(16) Il faut évidemment comprendre : *kaiserlicks*.

(17) Dans sa lettre du 8 septembre à la Convention, le général Barthélemy est plus modeste. Il se contentait d'y signaler que « trois ou quatre drapeaux, cinq pièces de canon, des caissons et des bagages » avaient été pris à l'ennemi. Mais le lendemain soir, alors que l'importance du butin pouvait être mieux évaluée, Houchard écrivait de son côté : « ...le nombre des pièces de grosse artillerie enlevées aux ennemis est déjà de 54 avec une immense quantité de munitions ». Cf. Le *Moniteur* du 12 septembre 1793.

(18) L'histoire estime à environ 3000 le nombre des Alliés tués, blessés ou faits prisonniers, et les pertes françaises à un nombre sensiblement égal.

(9 septembre 1793).

Le lendemain je revins vers la ville pour renouveler ma provision de tabac et vis les habitants occupés à enterrer dans des fosses communes les Français et les ennemis tués au cours de la bataille. Je suis certain qu'ils ne purent terminer leur besogne avant qu'une semaine se fût écoulée.

Je rendis grâce au Créateur de m'avoir préservé. Mais bientôt nous reçûmes l'ordre de partir pour Lille-en-Flandre qui était assiégée, et nous dûmes nous mettre en route sur l'heure pour Bailleul que nous atteignîmes sans étape et sans avoir eu la possibilité de nous restaurer.

*Après les journées de Hondschoote, on trouve Conan à Bailleul, à Armentières, à Lille, puis à Menin, en Belgique. A la suite de la prise et du pillage de cette ville, auxquels il participa, fait prisonnier, Conan fut dirigé sur Tournay, réussit à s'évader au bout d'une réclusion de plusieurs semaines, en étranglant un factionnaire, et rejoignit des troupes françaises commandées par Jourdan. Félicité par ce général, il fut mis en subsistance au régiment de « Vintimille » devenu le 49<sup>e</sup> d'Infanterie et y eut pour colonel un Breton dont il écrit le nom Mumur, mais qui s'appelait Gourio de Menmeur (19).*

## II. — WATTIGNIES

(15-16 octobre 1793).

Comme j'avais enfin réussi à retrouver mes camarades de régiment, toute l'armée se regroupa pour se diriger vers Maubeuge qui était également assiégé. Nous passâmes par Arras, Bapaume, Saint-Quentin, Guise, Landrecies avant d'atteindre le camp d'Avesnes où nous ne nous trouvions plus qu'à quatre lieues de Maubeuge.

Deux jours plus tard, la ville d'Avesnes était traversée deux heures avant l'aube au son de la musique. Les habitants,

---

(19) GOURIO DE MENMEUR (Gabriel-Marie), né le 18 décembre 1749 à Lesneven (Finistère). Capitaine dans les Gardes-côtes en 1766. Lieutenant en second à Vintimille, 11 juin 1776 ; lieutenant en premier, 17 juillet 1777, capitaine en second, 1<sup>er</sup> juin 1780 ; capitaine commandant, 5 mars 1788 ; lieutenant-colonel à Vintimille (au 49<sup>e</sup>), 9 mai 1792 ; destitué le 18 pluviôse An II par les représentants du peuple. (Archives du Ministère de la Guerre).

sur le seuil des portes, pleuraient en nous voyant défilier si joyeux.

Comme le soleil se levait, l'armée ennemie fut aperçue s'avancant à notre rencontre et bientôt saluée par cent soixante coups de canon. Mais elle nous donna la réplique, et sa bordée fit coucher beaucoup des nôtres. Ce fut alors un roulement continu et une bataille rangée des plus sanglantes.

Nos armes étaient si brûlantes que nous devions isoler nos mains avec de la terre. L'affaire dura toute la journée sans que ni nous ni nos adversaires eussions reculé ou avancé d'une toise. Après le coucher du soleil, le coup de retraite fut néanmoins tiré, et la fusillade cessa de part et d'autre. Nous couchâmes sur la plaine cependant que nos blessés étaient évacués dans des charrettes et les morts rangés de côté pour être ensevelis.

Un peu avant le jour nous prîmes la direction de Voatinny où se trouvaient les magasins de fourrage et de vivres de l'ennemi. Mais celui-ci devina notre dessein et le déjoua de telle façon que le combat reprit à l'aube. Ce ne fut pas une bataille rangée comme la veille, car nous continuâmes notre avance. Entre neuf et dix heures de la matinée, la garnison de Maubeuge fit une sortie en direction de Voatinny et l'ennemi fut repoussé au centre.

Vers quatre heures de l'après-midi ce jour-là, le 16 octobre, je fus blessé et ne l'oublierai pas quand je devrais vivre cent ans. Cela arriva de cette façon : Je cherchais à pénétrer dans le village, mais me rendis compte que c'était chose impossible, car la cavalerie et l'artillerie adverses étaient postées à proximité.

Je me glissai à l'intérieur d'un jardin entouré d'une haie d'aubépine afin de me dissimuler et d'observer les mouvements de ceux d'en face. Mais j'avais été aperçu par un soldat ennemi courbé en deux de l'autre côté de la haie. J'épaulai vivement, tirai vers lui et le vis tomber à la renverse ; mais au même instant il avait lui-même fait feu avant de s'esquiver comme un chien battu. Je déchargeai de nouveau mon arme dans sa direction, et cette fois il tomba face contre terre. Je sentis alors un froid à mon visage et constatai que j'avais perdu du sang sans m'en douter. Une balle avait en effet traversé l'une de mes cuisses sans toucher l'os, ce qui m'avait évité de m'effondrer. Mes yeux se troublèrent, mon estomac se souleva et j'eus tout juste la force

d'atteindre une maison et d'y demander un peu d'eau. Une jeune fille se montra et, en me voyant plein de sang, les larmes lui vinrent aux yeux.

Portant alors la main à ma blessure, j'en retirai un gros caillot. Sorti de la maison, je tombai sur la route parmi des morts et d'autres blessés. J'y restai jusqu'à ce qu'on vint me porter secours. Entre temps, je ne sais combien de chevaux étaient passés sur mon corps sans qu'il m'en coûtât le moindre mal.

M. Trécadoret, de ma compagnie (20), arriva sur les lieux et dit à quelqu'un d'autre : « Tiens, voilà Conan, bien mal en point le pauvre ! » Je levai alors la tête et suppliai qu'on voulût bien me tirer de là. La cavalerie ennemie s'approchait. Tous deux me soulevèrent alors pour me déposer dans un jardin où je serais plus en sûreté que sur les pavés de la route. Après y être resté un moment à croupetons, je me mis à avancer à quatre pattes vers un petit bois ; mais là, j'eus une frayeur subite et me redressai pour courir. Les médecins me dirent plus tard que ce fut heureux pour moi, car sans cela mon sang aurait pu s'arrêter de circuler.

Le soir même je fus recueilli par une ambulance ; ma blessure fut pansée, après quoi on m'étendit sur de la paille dans une charrette avec onze autres camarades pour être dirigé sur l'hôpital d'Avesnes. Il était deux heures du matin lorsque nous atteignîmes cette ville, où les femmes et les jeunes filles sanglotaient en voyant des lambeaux d'armée revenir en cet état du champ de bataille.

Tous les hôpitaux et les églises d'Avesnes étaient pleins de blessés cette nuit-là, ainsi qu'un grand nombre de maisons particulières. Et sans cesse arrivaient de nouveaux convois...

A peine fit-il jour qu'on décida de nous envoyer à Vervins, puis le lendemain à Laon, et enfin à Soissons où je fus admis à l'Hôpital Saint-Médard. Mais après quelques jours passés dans cet établissement, de nouveau installés dans des charriots, il nous fallut repartir pour Meaux et Melun-en-Brie...

*Ayant séjourné six semaines à Melun, quoique mal remis, Conan rejoint à pied son régiment au camp de Beaumont, près de Cambrai, et passe l'hiver sur la frontière belge. En mars 1794 il se trouvait à Etreux, et au début de mai au*

---

(20) PÉRET TREGADORET (Emmanuel), né à Ploërmel le 27 mars 1772. Sous-lieutenant le 15 septembre 1791 ; lieutenant le 18 juillet 1792. (*Archives du Ministère de la Guerre*).

*camp de Leschelle, dans l'Aisne. Les Alliés ayant abandonné Valenciennes, Bouchain et Condé, les troupes françaises atteignirent Charleroi.*

### III. — FLEURUS

(26 juin 1794).

Les ennemis s'avancèrent pour tâter notre pouls et nous en fîmes autant. Le feu s'ouvrit des deux côtés, mais il fallut bientôt constater que nous pouvions avoir le dessous.

Des pontons avaient été lancés sur la rivière et nous courûmes vers eux dès que nous nous sentîmes faiblir. Mais le général Pichegru ordonna de haler ces pontons sur la rive, du côté où se trouvaient les ennemis pour nous obliger à nous battre ou à périr noyés (21).

Le ballon fut gonflé et s'éleva dans l'air. De sa nacelle on pouvait voir toutes les villes des environs et observer les manœuvres de nos adversaires. Il envoyait des messages pour nous en avertir et annonça ainsi l'approche de troupes importantes venant à notre secours. C'étaient les armées du Rhin et de la Moselle. Il nous informa en outre de l'évacuation de Charleroi par la garnison qui tenait cette ville (22).

A peine ce mouvement avait-il eu lieu que les habitants fermèrent les portes du côté de la sortie et les ouvrirent du côté des Français. Des unités anglaises cherchèrent alors à rentrer dans la place, mais une division fut dépêchée sur leurs arrières pour les cerner et les tenir à merci. Mon régiment en faisait partie. Charleroi refusait l'entrée aux Anglais qui, se voyant entourés, demandèrent grâce et jetèrent bas leurs armes. En les voyant se rendre, nous allions leur accorder quartier lorsque survint notre général qui cria : « Ne savez-vous pas, Français, qu'entre les Anglais, leurs satellites et nous c'est une guerre sans merci ?... Allons, feu de tous côtés ! »

---

(21) Ce n'est pas sans doute Pichegru qui intervint en la circonstance, car, à ce moment, il avait son quartier général plus au nord, à Brieten, près d'Ypres. Cf. le *Moniteur*, 2 messidor 1794 (An II).

(22) D'après une lettre de Jourdan au Comité de Salut Public, datée de Marchienne-le-Pont, le 7 messidor, Charleroi se serait rendu à discrétion avec 3.000 hommes et 50 pièces de canon.

Le 12 du même mois, Barrère annonçait à la Convention que les Anglais avaient « fui bravement avant la prise de cette place en laissant lâchement leurs drapeaux ». Cf. le *Moniteur* des 10 et 12 messidor, An II.

En un instant, ces troupes furent décimées (23), et nous retournâmes sur la plaine pour besogner de nouveau.

Les cinq armées françaises se rencontrèrent ce jour-là à Fleurus, et d'un côté comme de l'autre on s'acharna à s'entretuer. C'était pitié de voir une telle boucherie.

Je fus témoin d'une chose qui me saisit d'horreur : Une vivandière française voyant son mari tué tout près d'elle perdit la tête et s'enfuit tout affolée. Arrivant au bord de la rivière alors que les pontons étaient tirés au sec, elle se jeta à l'eau pour essayer de traverser. Comme on ne lui voyait plus que la tête, un grenadier se porta à son secours et réussit par miracle à la ramener dans la prairie. Mais, à peine s'y trouva-t-elle étendue qu'elle accoucha d'un fort garçon, après quoi elle rendit l'âme, soutenue seulement par son sauveteur... Le grenadier implorait quelque assistance, mais hélas ! personne ne pouvait lâcher ses armes à ce moment, car l'ennemi nous pressait.

Cependant, on réussit à informer de l'événement le général et le représentant du peuple. Ils donnèrent l'ordre d'aller au village le plus proche quérir une femme pour l'amener de gré ou de force sur les lieux. C'est moi qui fus désigné en compagnie d'un autre soldat, et quatre femmes au lieu d'une nous accompagnèrent, munies de langes et de couvertures. Je crus qu'elles allaient défaillir lorsqu'elles se trouvèrent devant la mère morte et le grenadier évanoui, tenant le nouveau-né dans ses bras.

L'une des femmes prit le bébé, l'emporta tout emmailloté dans son tablier en nous disant : « Citoyens, j'aurai grand soin de cet enfant ; et si on me l'enlève j'en aurai vif regret ! »...

A notre retour, le combat s'était éloigné. Nos ennemis avaient reçu leur compte. L'armée du Rhin et celle de la Moselle les poursuivaient. Quant à nous, de l'armée du Nord, nous prîmes la route de Cambrai pour mettre des garnisons à Valenciennes, au Quesnoy, à Condé, car l'empereur d'Autri-

---

(23) Dans le *Moniteur* du 12 messidor cité plus haut, il est dit qu'au cours de la bataille le général Duhem (Duhesme) « fit foncer à la baïonnette sur les habits rouges au lieu de les faire prisonniers. Pas un, y est-il ajouté, n'a échappé aux coups des Républicains ».

che (24) et le prince d'Orange avaient leur quartier général au Cateau, et nous devions les en chasser à tout prix.

.....

*Quelques jours après la bataille de Fleurus, Conan se trouvait à L'Arbre-de-Guise alors que les Alliés tenaient, tout à proximité, Saint-Martin-Rivière, dans l'Aisne. Réfugié au cours d'une canonnade dans une maison en ruines avec un groupe d'une trentaine d'hommes, l'un de ceux-ci voulut se hisser sur le pignon pour observer l'ennemi. Mais le mur lézardé s'écroula soudain sur le groupe et la plupart de ceux qui se trouvaient là périrent écrasés sous les décombres. Notre héros en sortit avec des vertèbres déboîtées et souffrit pendant de longs mois de troubles nerveux que l'on essaya de traiter par les eaux, à Bourbonne-les-Bains, dans la Haute-Marne.*

*Il fut ensuite réformé et renvoyé dans ses foyers où il exerça le métier de tisserand qui était celui de son père. Fixé à Trédrez, près de Saint-Michel-en-Grève, dans les Côtes-du-Nord, il y mourut en 1834, ayant consacré tous ses loisirs à traduire en breton de nombreux ouvrages de piété ou à adapter dans sa langue maternelle des « mystères » et des tragédies d'origine française.*

Traduit du breton et annoté par

Francis GOURVIL.

---

(24) Ce n'est pas, « l'empereur d'Autriche » lui-même qui participait du côté des Alliés à la campagne des Flandres, mais l'archiduc Charles, troisième fils de Léopold II, et frère de l'empereur François II.